

I

Enfant, pour aller à l'école, je passais par une rue bordée de haies protégeant du regard des passants le jardin des maisons. On les avait plantées serrées, taillées droites. Je ne les voyais jamais bouger, même les jours de vent. Un frottement, une secousse soudaine, il s'y dessinait parfois comme une vague qui s'effaçait rapidement, le signe que des oiseaux dans la haie s'étaient poursuivis. Depuis, j'ai toujours associé l'odeur de poussière légèrement sucrée des thuyas à la tentation.

Des années plus tard, voyageant en Suisse, je décide d'aller voir le chalet de Rossinière – qu'on appelle aussi la Grande Maison – où travailla et mourut le peintre Balthus. Devenu la propriété de sa veuve qui l'habite, il ne se visite pas. Je longe à l'arrière un mur bas surmonté d'une haie. Par un trou dans le feuillage, je vois, je crois voir, posé sur le rebord d'une fenêtre au dernier étage de la maison, en pleine lumière, le bras blanc d'une femme dont je ne peux distinguer ni le buste ni le visage renfoncés dans l'ombre de la pièce. Le bras bientôt se retire, aucune forme ne passe plus devant la fenêtre ouverte. La vision se dérobe, échappe. L'image reste.

Sur ce bord, à la frontière entre deux mondes – celui, familier, où je me tiens, cet autre, aperçu par le trou de la haie, proche et pourtant lointain, inaccessible –, je vois sans être vue. À mon passage, un bruit, une vision furtive, saisis

à même la peau des choses, détachés de ce qui les entoure, attirent mon attention. Ils m'appellent, me font signe. J'en oublie le reste, qui je suis, ce que je suis venue faire là. Dans le vide qui s'ouvre quelque chose a lieu : un frayage à bas bruit, un mouvement rapide, comme on en voit faire aux animaux ; la trace fugace, impondérable, qu'un être, une chose, un événement laissent au moment de disparaître ; une piste à suivre. J'ai le sentiment d'y être. Je prends plaisir à ces coïncidences. Par ce mot, je ne désigne pas ce qu'on dit quand on dit, à propos de quelque événement tombé en même temps qu'un autre au même endroit, « pure et simple coïncidence », voulant par là signifier qu'on se refuse à lui prêter sens mais le contraire : un accord fortuit avec le monde autour de moi, capable de me donner, même obscurément, le sentiment de la nécessité.

Si je repense aujourd'hui à ces moments, vécus comme des chances, c'est sans doute à cause de leur valeur inaugurale.

J'ai longtemps connu mon grand-père, mort de vieillesse dans son lit, à soixante-seize ans. Semblable en cela à des milliers d'autres acteurs anonymes de la Grande Guerre, souvent des paysans, l'histoire officielle l'a englouti : effacé, comme une balle avait effacé l'ovale de son visage. La mémoire familiale a conservé peu de traces de son existence : une vie qu'en oubliant la guerre, d'où il revint âgé d'à peine vingt-deux ans, on serait tenté de dire sans histoire.

On s'est transmis peu ou pas de récits, d'une génération à l'autre, rien que des silences et des deuils. Pas de maison de famille, peu d'assises dans le temps ; pas d'attaches, non plus que d'attachements ; nous avons plusieurs fois déménagé sans rien emporter. De mon grand-père, qui ne possédait rien, je n'ai longtemps gardé qu'une photographie sans cadre, un petit format, en noir et blanc, que j'ai, moi aussi,

fini par égarer dans un déménagement. Aujourd'hui il me reste sa croix de guerre 14-18 à étoile d'argent, posée sur une étagère de ma bibliothèque : dépôt du temps davantage que relique. Rarement exposée à l'air, presque jamais sortie de la boîte en fer où mon grand-père l'avait rangée, les couleurs du ruban, vert rayé de rouge, sont restées vives, elles n'ont pas passé. Il avait toujours refusé de la porter accrochée à son gilet. Comment est-elle venue en ma possession ? Je ne m'en souviens pas. Comment a-t-elle atterri sur une étagère de ma bibliothèque ? C'est un mystère.

Je ne me rappelle pas avoir demandé quelque chose, un objet, une photo, pour me souvenir de lui, ni non plus d'ailleurs qu'on me l'ait proposé. Nullement par indifférence, mais du fait, sans doute, de la conviction que j'ai toujours montrée que, pour me le rappeler, j'avais mieux que des objets : une très ancienne et durable connivence.

Il est probable que j'aie retrouvé la médaille militaire, comme aussi la photographie, dans les affaires de ma mère, sa fille, quand après son décès j'ai dû vider son appartement : se reprochant de l'avoir de son vivant en partie méconnu, elle entretenait sa mémoire en silence et secrètement.

J'écris après la disparition des principaux témoins (excepté mon frère avec qui j'ai peu évoqué notre grand-père). Je n'ai à ma disposition que la vivacité d'images remontées de l'enfance. Certaines nettes, précises, d'une seule pièce, d'autres vagues, devant lesquelles je suis prise de vertige. Lui, au jardin. Sa lenteur. Ses longs silences. Nos balades dans les bois. La pêche aux palourdes, sur la vase de l'estran. Sa langue, pudique et drôle. Une histoire qu'il me racontait le soir dans la cuisine, toujours la même, que j'étais seule à écouter. Rien de remarquable. Une abondance de petits riens qui ne se laissent pas facilement attraper. Une série discontinue de scènes mal coordonnées entre elles comme

sur un vieux rouleau de film avec, par places, de grandes déchirures, des blancs, des vides. Et, de loin en loin, des signes fugaces de sa présence. Ils m'adviennent, m'arrivent, à la façon des choses vues ou entendues au travers d'une haie, sans que ma volonté y ait aucune part. Du moins, le plus souvent.